Document généré le 12 juil. 2025 00:29

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Monstre de Montréal

Jean-Pierre April

Numéro 141, printemps 2020

Montréal : mémoires et fantasmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92767ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

April, J.-P. (2020). Le Monstre de Montréal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 23–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Monstre de Montréal

Jean-Pierre April

La tragédie débuta de façon fortuite, rue Berri, par un nid-de-poule plus profond que les autres. Mais quelle profondeur ! À vrai dire, on n'en voyait pas le fond. Le trou grandissait, il s'ouvrait comme une gueule immense. Interdit de s'en approcher : des témoins juraient l'avoir vu engouffrer un chat de gouttière, puis un chien rachitique, un aveugle solitaire et quelques ados trop curieux. Le trou avait faim.

On entreprit de le boucher. Des poids lourds déversèrent des tonnes de gravier dans l'ouverture. Mais, étrangement, le trou s'en nourrissait. Et il gagnait en force, ce foutu trou. Les camionneurs prirent peur, leurs véhicules peinaient à résister à l'attraction exponentielle qui émanait de la cavité béante ; ils durent abandonner leur tâche.

Fallait-il donc y lancer une charge explosive pour que les parois de la fosse se referment sur elles-mêmes ? Trop peu trop tard : d'autres immenses nids-de-poule se répandirent dans la rue Cherrier, et partout sur le Plateau, puis des cavités gigantesques parsemèrent la ville tout entière. Impossible de circuler dans les rues : des failles subites avalaient les véhicules et leurs conducteurs téméraires, des maisons s'inclinaient dangereusement vers des orifices ouverts comme des cratères, la multiplication des trous criblait Montréal.

Fouettée par la panique, une foule hystérique se rua dans le métro ; on s'entassa dans les couloirs et dans les wagons immobilisés, on creva sous terre à cause du manque d'air. Le sol affaibli par tant d'anfractuosités se mit à vibrer. Les corridors du métro se tordirent et se remplirent de bouillons nauséeux. Les égouts et les canalisations éclataient, des geysers brunâtres giclaient un peu partout, des poteaux électriques dégringolaient en crépitant et leurs câbles venimeux serpentaient dans la boue.

Le pire restait à venir, et il ne se fit pas attendre. Le sol montréalais trembla tant et si bien que des édifices élevés

s'écroulèrent, tous les ponts cédèrent comme de vulgaires bricoles et plus aucun avion ne put utiliser l'aéroport PET : les pistes étaient fissurées.

L'eau du Fleuve se répandit dans des sous-sols devenus malléables comme de la glaise. Une grande part de la population éplorée se réfugia sur le mont Royal. Là-haut, des religieux priaient leurs dieux, des artistes chantaient pour la bonne cause, des politiciens disaient n'importe quoi et des savants affirmaient que ce désastre s'avérait scientifiquement impossible. Mais il s'en foutait, le désastre. Il ne faisait que commencer.

•

Au milieu de la foule effarée qui se massait dans le cimetière du mont Royal, des centaines de pierres tombales fusèrent dans les airs, projetées par une vive pression tellurique. Tous les arbres tombaient. Les pelouses se lézardaient. Le sommet de la Montagne se dénuda et fit apparaître une tête énorme, si laide qu'il n'existe pas de mots pour la décrire. Sa gueule d'ombre s'ouvrit et aspira ce qui l'environnait, et c'est ainsi que cent trente-quatre personnes ahuries périrent entre ses mâchoires indescriptibles.

Soudain, la créature répugnante émit un rot pestilentiel qui jeta les survivants à terre, puis elle disparut dans les entrailles du cimetière couvert de pierres tombales et de cercueils éparpillés sur le sol dévasté.

•

Plusieurs villes avaient péri dans des films catastrophes, de terribles extraterrestres avaient décimé des métropoles à maintes reprises, Tokyo avait connu des dizaines de Godzilla, New York avait encaissé son lot de King Kong, et Montréal… rien ? Nooon ! Désormais, Montréal avait son Méga-Méchant bien à elle. Son nom : le Monstre de Montréal, tout bonnement.

Il était insatiable, le Monstre de Montréal. Chaque jour, il réclamait sa part de la population. Sinon, il menaçait de détruire ce qui tenait encore debout. On le fournissait en rats, écureuils, chats errants, débiles, itinérants, drogués, putes et gangs de rue. Mais le Monstre rechignait, il recherchait de la chair de qualité. Il avait flairé l'odeur excitante de la richesse du côté de Westmount, et il en avait l'eau à la gueule. Maintenant, monsieur le Monstre voulait déguster des millionnaires !

Mais les bien nantis connaissaient cet être affamé — mine de rien, ils avaient même contribué à son développement. Bref, ces riches anglos s'enfuirent en tout-terrain blindés, yachts de luxe et hélicos chromés.

Restait alors une nourriture un peu coriace, mais non sans vitamines : migrants en attente de l'impossible, Québécois dessouchés, Innus qui avaient perdu le nord, anglophones pas le fun, femmes à voile, étudiants en grève, alcoolos à temps plein et assistés sociaux sous médication. Ici et là, dans les quartiers paupérisés, on gémissait fort.

Hélas, aucun Montréalais n'était assez vigoureux pour affronter le Monstre. La population tout entière était ramollie, minée par des décennies de déroute urbaine : cônes orange, métro en panne, tempêtes de neige du siècle, congestion de festivals, corruption endémique, invasion de bibittes, épidémie de folie, égouts défoncés, embouteillages records et rues bloquées, en éternelle rénovation.

Désespérée, la mairesse de Montréal dressa la tête et tendit le cou à la recherche d'une aide extérieure. C'est alors qu'elle eut un choc : en dehors du Montréal métropolitain, il n'y avait pas que les Non-Nordiques de Québecville. En région, il y avait d'abord et avant tout une vie toujours vive, préservée de l'appétit du monstre montréalais.

Madame la mairesse fit appel en catimini aux ressources régionales. Elle cherchait un champion qui remettrait le Monstre à sa place : dans son trou.

Son comité de sélection désigna Ti-Jean Legrand, un gars de bois et de mines, d'esprit et de vigueur, venu de la campagne et de l'honneur.

•

Ti-Jean était futé. Il négocia. S'il sauvait Montréal, il voulait garder la moitié de sa population. Il l'amènerait dans des régions d'accueil et de paix, au sein de la nature. Là, tous vivraient en harmonie au sein d'une communauté unie dans sa diversité.

Il causait bien, Ti-Jean, mais il concluait raide :

— De toute façon, la moitié de Montréal moisit : aussi ben aller voir ailleurs.

La mairesse lui grimaça à pleines dents un sourire chargé de haine.

Aussitôt, Ti-Jean Legrand passa à l'action. Il se présenta devant le Monstre au moment où il réclamait un très grand bol de chair humaine. Ti-Jean, jambes écartées, poings sur les hanches, considéra l'être abominable avec un regard quelque peu magnanime. Il bomba le torse et lui dit quelques paroles solennelles, que personne ne put entendre, hélas. Et le Monstre Métropolitain, sans doute satisfait, se précipita au plus profond de la terre pour ne plus jamais en ressortir.

•

La question brûlait toutes les lèvres : par quelles sages paroles Ti-Jean Legrand avait-il convaincu le Monstre de retourner dans son antre ?

Pour tout dire, Ti-Jean ne s'en souvenait pas. D'après lui, ça n'avait guère d'importance :

— J'ai parlé avec lui, rien de plus. C'était la première fois qu'on lui adressait la parole, à ce pauvre monstre. Au fond, c'est tout ce qu'il recherchait : qu'on accepte sa monstruosité.